

## Le Colloque sur les « autres » littératures « L'impression de se sentir moins seul »

Fernan Carrière

Number 31, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carrière, F. (1984). Le Colloque sur les « autres » littératures : « L'impression de se sentir moins seul ». *Liaison*, (31), 22–25.



Le poète louisianais Barry Ancelet, au spectacle d'ouverture du Colloque sur les « autres » littératures, à Cornwall. (Photo : Fernan Carrière)

« Les autres, ce sont nous autres. . . », comme le précisait le R.P. Roger Guindon, recteur de l'Université d'Ottawa, dans son discours de bienvenue au Colloque. En réalité, ces « autres » littératures francophones sont peut-être plus authentiquement nord-américaines que la littérature québécoise — d'inspiration européenne plus qu'américaine selon plusieurs universitaires, dont Eric Waddell, de l'Université Laval. C'est donc la littérature québécoise qui devrait être considérée comme étant cette « autre » littérature francophone de l'Amérique du Nord (voir encadré ci-contre).

Quoique très diversifiées, les nouvelles « prises de parole » régionales se rapprochent par leur tonalité : elles sont toutes marquées de cette expérience de la condition d'être minoritaire : résistance à l'assimilation, difficultés de l'affirmation de sa différence, interrogations, doutes. . . C'était particulièrement évident au spectacle d'ouverture, où des écrivains de toutes les régions ont lu des

Le Colloque sur les « autres » littératures

## « L'impression de se sentir moins seul »

par

Fernan Carrière

« Il y a une littérature acadienne, parce que des écrivains acadiens ont décidé de proclamer qu'elle existe. » C'est ainsi que Marguerite Maillet introduisait son *Histoire de la littérature acadienne* (Éditions d'Acadie), à l'occasion du lancement de trois autres ouvrages d'écrivains de cette « autre » francophonie nord-américaine, au Colloque sur les « autres » littératures d'expression française en Amérique du Nord, tenu à Cornwall les 9 et 10 mars derniers. Mathé Alain (University of Southwestern Louisiana) était non moins catégorique que Mme Maillet, en présentant aux quelque deux cent cinquante participants à ce colloque la nouvelle génération littéraire qui réinvente une Louisiane véritablement acadienne.

Ce Colloque de Cornwall a permis aux participants de constater l'émergence récente d'une nouvelle génération littéraire un peu partout dans les régions où des francophones sont minoritaires en Amérique du Nord, en même temps qu'on y révélait l'existence d'une tradition littéraire que nous ne soupçonnions pas, que ce soit en « Acadie tropicale », en Ontario, en Nouvelle-Angleterre, dans l'Ouest canadien ou en Acadie.

extraits de leurs œuvres. Réjean Robidoux, directeur du département de lettres françaises de l'Université d'Ottawa — qui, incidemment, parrainait cet événement en collaboration avec le département d'éducation permanente et le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de la même institution — me le formulait ainsi en entrevue : « Ce qui m'a touché, c'est la concordance dans les termes de l'expression même. . . par des gens qui ne s'étaient visiblement pas concertés auparavant. » Le R.P. Guindon avait un peu donné le ton dès le début de l'événement. Soulignant qu'il était important pour les communautés francophones minoritaires de l'Amérique du Nord de se donner les moyens de développer une fierté chez nos jeunes, « . . . de développer l'intelligence dans nos communautés », le recteur estimait qu'il n'y a pas de contradiction à demeurer francophone tout en assumant une identité nord-américaine : « Nous sommes ici pour rester, non

pas pour imposer notre culture, non plus que pour nous en faire imposer une autre. . . Nous pouvons nous enrichir en apprenant l'anglais (tout) en continuant de nous exprimer en français. »

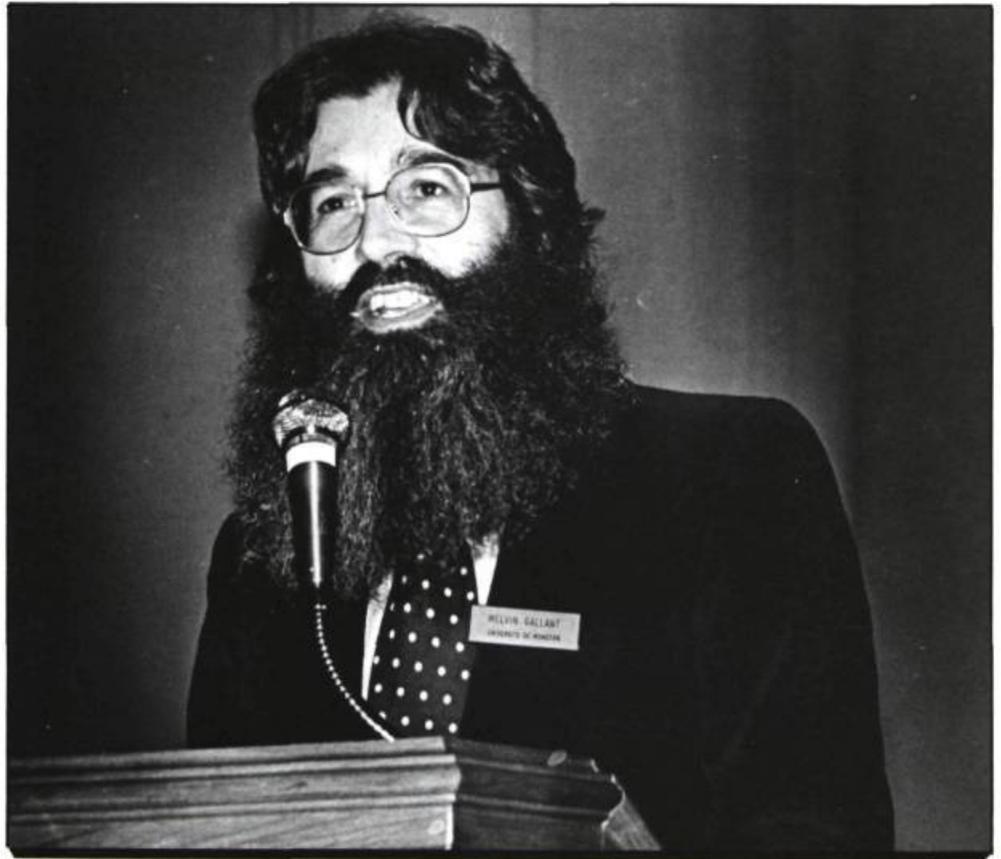
### Les nouvelles générations littéraires

Ce n'est que tout récemment qu'on commence à accorder une attention critique à une jeune génération d'écrivains qui, depuis un peu plus d'une décennie, ont pris le parti de prendre la parole et d'exprimer leur vécu. Au colloque même, l'écrivain Pierre Paul Karch (Université York, Glendon) analysait le discours littéraire ontarien à la lumière de l'analyse transactionnelle (« I'm OK, you're OK. . . »), en souhaitant, dans sa conclusion, une parole poétique plus optimiste. Hans Runte (Université Dalhousie) a prononcé un exposé plus académique en critiquant les grandes tendances de la littérature acadienne contemporaine.

Au cours d'une conversation, le poète Robert Dickson (Université Laurentienne, Sudbury) me faisait remarquer que cette génération ne s'exprime que depuis une décennie : « Il est intéressant de noter que les Éditions d'Acadie ont été créées en 1971, Prise de Parole en 1973, les Éditions des Plaines en 1978 (Winnipeg). . . » Cette jeune génération littéraire est fortement marquée par une obsédante « quête de l'identité ». Tout en observant que c'est là une étape peut-être nécessaire, le poète et éditeur Melvin Gallant (Université de Moncton) déplorait cet état de fait en critiquant l'évolution du roman acadien au cours de son exposé ; à son avis, contrairement aux poètes acadiens qui se sont dégagés de ce genre de discours, les romanciers acadiens tardent à exprimer le présent et se cantonnent toujours dans une évocation du passé mythique, du folklore et de la tradition. Robert Dickson présentait l'œuvre du poète ontarien Patrice Desbiens qui s'interroge sur le vécu de l'homme contemporain, rejoignant ainsi l'universel tout en s'exprimant fondamentalement comme Franco-Ontarien.

Dans une entrevue qu'il m'accordait à la fin du colloque, Melvin Gallant me confiait qu'à son avis, seules les littératures acadiennes et franco-ontariennes étaient des littératures du présent : « Les autres sont toutes des littératures du passé. » Il me rappelait que le poète louisianais Barry Ancelet (University of Southwestern Louisiana) s'interrogeait lui-même sur la pertinence sociale d'une prise de parole en « Acadie tropicale ».

Dans sa conférence, Barry Ancelet observait que les jeunes poètes « cadiens » s'adressent à un peuple fondamentalement analphabète dans sa propre langue. Il n'est donc pas surprenant, comme le soulignait Mathé Alain, que cette jeune génération ait choisi de s'inspirer aux sources d'une expression orale — longtemps et toujours méprisée par une Louisiane plus officielle — qui a réussi à survivre au-delà de trois générations, suite à l'établissement des programmes « américains » d'instruction obligatoire au début du siècle. Barry Ancelet se posait publiquement la question : « Pourquoi écrire, sinon que pour l'exportation, si personne ne lit ? » Et



Melvin Gallant (Moncton) : « . . . seules les littératures acadienne et franco-ontarienne sont des littératures du présent. » (Photo : Fernan Carrière)

ensuite, dans quelle langue écrire ? « Au risque de se faire traiter de folklorique, ce qui est une solution de facilité en apparence. . . », Barry Ancelet nous révélait que les poètes « cadiens », dont Zacharie Richard, ont pris le parti de l'oralité.

Les Louisianais ne sont pas uniques en ce sens. L'expression « prise de parole », que plusieurs conférenciers ont utilisée sans se référer à la maison d'édition du Nouvel-Ontario, exprime littéralement les réalités de l'expression ontarioise, acadienne, franco-américaine. . . .

### Une tradition parfois séculaire

Réjean Robidoux m'avouait que « . . . les « autres » littératures me sont mal connues. » La plupart des participants au Colloque auraient pu en dire autant. Cette méconnaissance ne s'applique pas seulement à l'expression littéraire récente, mais surtout à la tradition littéraire du passé. Cette tradition est parfois séculaire, comme en Louisiane. Des éditeurs et des universitaires sont en train de la déterrer,

partout en Amérique au moment où elle risquait de s'enfouir dans l'oubli sous la poussière de l'histoire. René Dionne (Université d'Ottawa) a décrit une tradition poétique vieille de plus d'un siècle en Ontario, qu'il divise même en cinq périodes jusqu'aux deux dernières (depuis un quart de siècle), à son avis les plus volumineuses et les plus riches. Roger Motut (University of Alberta), après avoir évoqué un panorama de la littérature-francophone de l'Ouest canadien en accordant une attention à la période des années 1920 et 1930, affirmait que si l'on connaissait nos traditions littéraires, « . . . on pourrait répondre à la majorité sur notre présence civilisatrice dans l'Ouest, bien avant l'arrivée des autres immigrants (sic). » Il soulignait que le problème était de trouver des œuvres dont les éditions sont aujourd'hui épuisées. Marguerite Maillet (Université de Moncton) a résumé les grandes lignes d'une tradition acadienne essentiellement orale : « L'écrivain acadien d'aujourd'hui n'est pas l'héritier d'écrivains connus, mais de mythes, de traditions. . . d'une succession de rêves. »

Mathé Alain évoquait succinctement la tradition littéraire de la Louisiane, plusieurs fois séculaire : elle a souligné, entre autre, l'influence, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, de Châteaubriand qui impose un mythe littéraire que la jeune génération contemporaine devra rejeter. Selon Armand Chartier (University of Rhodes Island), la littérature de la Nouvelle-Angleterre est une littérature de prose d'idées



Réjean Robidoux et Yolande Grisé (Ottawa).  
(Photo : Fernan Carrière)



2



1

qu'il faut découvrir dans les nombreuses publications hebdomadaires, tel le journal *Le Travailleur* : il nous présentait l'exemple de la journaliste Yvonne LeMaitre, d'origine québécoise mais plus franco-américaine que ses compatriotes nés en Nouvelle-Angleterre, qui dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, n'hésitait pas à se distancer de l'idéologie dominante des « pros » de la survivance. Cette journaliste, qui aurait admirablement pratiqué l'art de la chronique, était la première à reconnaître le talent et les défauts littéraires d'un Jack Kerouac, déplorait le sentimentalisme de l'écri-

1 Pierre-Paul Karch (York-Glendon), assis et Mathé Allain (Southern Louisiana) à droite.  
(Photo : Fernan Carrière)

2 René Dionne (Ottawa), à gauche et Hans Runte (Dalhousie) au Colloque sur les « autres » littératures. (Photo : Fernan Carrière)

ture féminine québécoise de l'époque. . . Armand Chartier soutenait qu'on sous-estime le corpus littéraire franco-américain et posait la question, à l'instar d'Eric Waddel : doit-on considérer les œuvres écrites en anglais par des Franco-Américains ?

Le colloque de Cornwall a été stimulant à plus d'un point de vue. C'était le premier événement du

genre. Il était évident que la somme écrasante d'informations, difficile à absorber en deux journées, ne constituait que la pointe d'un iceberg. Les exposés étaient soit très vastes dans leur envergure, soit très particuliers, parfois académiques et/ou rigoureux (ceux de Yolande Grisé d'Ottawa, de Robert Dickson, de Hans Runte), parfois plus détendus et légers (ceux de Barry Ancelet et de Pierre Paul Karch), mais nous donnaient tous l'impression que les conférenciers en avaient plus long à dire.

Pour les écrivains, les critiques, les professeurs et les étudiants qui y participaient, ce fut surtout une occasion unique de « rencontrer d'autres personnes très près de nous par leurs préoccupations », comme me le révélera Réjean Robidoux en entrevue. Melvin Gallant m'expliquait qu'il était important de se connaître, afin de briser un isolement qui risquerait, dans cette Amérique du Nord contemporaine sursaturée par les médias d'information, de nous engloutir tous et chacun dans les pages d'une histoire à jamais résolue. Pour Robert Dickson, un tel événement nous laisse l'impression « qu'on est moins seul ».

Le gérant de la Librairie Trillium (Ottawa) pourrait en témoigner. Il avait assemblé une collection de plus de trois cents titres représentatifs des littératures de la francophonie nord-américaine non-québécoise, sur les lieux mêmes du colloque, au campus de Cornwall de l'Université d'Ottawa, sur les bords du Saint-Laurent. Pierre Lefebvre était fort occupé, à l'occasion des pauses entre les conférences et à

l'heure des repas, à vendre les œuvres du dernier conférencier ou encore des écrivains dont on venait de parler. Certains titres étaient d'ailleurs rapidement épuisés.

Il fallait aussi observer ces écrivains, ces professeurs et les éditeurs dédicacer leurs livres, voire s'échanger des dédicaces entre eux, particulièrement à l'occasion du lancement des quatre ouvrages, à la fin de la première journée.

Ce colloque pourrait avoir des suites concrètes. Réjean Robidoux m'apprenait qu'on avait exploré l'idée d'organiser des échanges inter-universitaires, où des professeurs d'une institution pourraient enseigner dans une autre institution, dans le cadre d'un programme qu'on élaborerait aux Lettres françaises de l'Université d'Ottawa, sur cette « autre » littérature d'expression française en Amérique du Nord. D'autre part, Hans Runte suggérait publiquement que ce colloque de critiques soit suivi de rencontres entre les écrivains eux-mêmes. Cette proposition mériterait d'être relevée; qui en prendrait l'initiative? \*

NDLR : Les personnes intéressées à se procurer les Actes du Colloque sur les « autres » littératures, pourront s'adresser à Monsieur Jules Tessier, au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, 165, rue Waller, Ottawa, Ont. K1N 6N5. Le coût de cette publication spéciale a été fixé à 15 \$.

## Renouer les liens entre le Québec et sa diaspora

Au Québec, les intellectuels refusent — pour la plupart — de se reconnaître comme nord-américains. C'est bien connu qu'il en va autrement pour le peuple, qui se rend plus volontiers à Miami qu'à Paris. Les Québécois de toutes les classes sociales continuent de « s'exiler », même temporairement, bien souvent pour les mêmes raisons que ceux qui les ont précédés, une, deux ou trois générations ou plus : la recherche de l'aventure, doublée le plus souvent de considérations

économiques, à moins que l'on ne fuie un climat socio-culturel perçu comme étant trop contraignant... de telle sorte qu'elle sont nombreuses les familles québécoises qui ont de la parenté en Ontario, dans l'Ouest ou au sud de la frontière canadienne. Cette réalité est un des secrets les mieux gardés au Québec.

Au cours d'un exposé qu'il présentait au Colloque de Cornwall, Eric Waddell (Université Laval) mentionnait que «... les Québécois sont mal préparés à affronter la réalité anglo-saxonne du reste du continent ». En ce sens, la diaspora québécoise (et acadienne) serait bien placée pour éduquer les Québécois à cette réalité. L'étude des littératures et des communautés francophones hors-Québec (canadienne et américaine) pourrait s'avérer utile aux Québécois. Comme me le disait Robert Dickson, «... et les Québécois ne s'en porteraient pas plus mal ».

Cette étude devrait même aller de soi. Comme le soulignait Eric Waddell, la plupart des peuples maintiennent des liens avec les communautés établies à l'étranger et s'intéressent à leur sort. L'universitaire déplorait cette « amnésie collective », un mélange explosif d'indifférence, d'ignorance et de mépris » de la part des Québécois à l'égard de sa diaspora, les communautés francophones minoritaires d'Amérique du Nord. Il citait en exemple l'étonnement réciproque l'un vis-à-vis l'autre, entre un Fernand Séguin et un Jack Kerouac, au cours d'une entrevue à Radio-Canada en 1968.

Il faut bien reconnaître que ce désintéressement de l'un n'est que la réciproque de la méfiance et du peu de solidarité de l'autre. Les élites conservatrices qui véhiculent toujours une idéologie passiste de la « survivance » ont adopté une attitude ambiguë vis-à-vis du Québec. On ne reconnaît plus le Québec d'antan et on se méfie des nouveaux courants

socio-culturels et politiques qui ont bouleversé le Québec depuis la Révolution tranquille. Ce qui complique la situation, selon Eric Waddell, c'est que « ceux qui retournent au bercail » cherchent à s'intégrer à la société québécoise et bien souvent, nient leurs origines. « Il y a ainsi perte du témoignage », de constater le rédacteur de l'anthologie intitulée « Du continent perdu à l'archipel retrouvé », publié l'an dernier aux Presses de l'Université Laval.

Pourtant, on cherche, dans certains milieux, un rapprochement de part et d'autre. Le directeur du département de Lettres françaises de l'Université d'Ottawa, Réjean Robidoux, m'affirmait ce qui est perçu comme étant une évidence dans les communautés hors-Québec : ce rapprochement ne pourra s'effectuer qu'à la condition que la présence québécoise ne prenne pas la forme d'une relation entre une métropole et sa colonie.

En conclusion de son exposé, Eric Waddell proposait qu'on établisse des liens directs entre le Québec et l'autre Amérique du Nord francophone, au niveau du peuple. Sans pouvoir préciser pourquoi, il déclarait qu'il croyait que le Québec serait plus prêt à renouer les liens. La jeune génération y serait plus portée.

Il n'en demeure pas moins qu'il serait souhaitable que ce rapprochement s'effectue aussi au niveau des institutions socio-culturelles établies. Il serait certes opportun, dans... un premier temps, d'examiner en profondeur quelles sont les raisons qui portent les milieux académiques particulièrement, à ignorer, voire à mépriser les communautés de la diaspora. En premier lieu, il faudra peut-être avoir le courage de se dire quelques vérités réciproques en face pour ensuite les dépasser. Comment s'explique-t-on ce secret de famille inavouable à propos de l'existence de la majorité de la famille?